

LUCAS R. GOBBO

BÉNÉDICTE

- ROMAN -

France (Union Européenne)
Langue de publication : Français
ISBN 979-8-2726-4995-9

Auteur : Lucas R. Gobbo
Couverture : Sofia Ferrari
Illustrations : Elizabeth Góngora
Contributeurs : Fanny Geraldès - Milagros Villafañe
Avec l'aide de KODA Argentina

Tous droits réservés.
Aucune reproduction n'est autorisée sans un accord préalable de l'auteur.
(Article L. 122-5 et 335-2 du code de la propriété intellectuelle.)

*Pour Mademoiselle Elvie. À nos promenades dans les vieux jardins, à la nostalgie du
temps...*

PROLOGUE

Depuis ma naissance, j'habitais dans l'État de Louisiane, et plus précisément dans le village de Southbury, une bourgade résidentielle de taille modeste. Bordée par la rivière Mississippi et les marécages, elle comptait une centaine d'habitants. Je vivais aux côtés de mon père, Tobias, et de ma jeune sœur, Sadie. Loin d'être une famille unie, nous cohabitons d'une manière belliqueuse.

Le destin avait décidé que je serais Bénédicte Rosemary Heath, arrière-petite-fille de marchand, petite-fille de marchand et naturellement fille de marchand. Bien que je fréquentasse l'école du village, le fort de mon éducation me fut enseigné par des livres qui m'apprirent brièvement la carte du monde et l'art de l'arithmétique. Je devais apprendre à compter la monnaie dès le plus jeune âge. Ma famille venait d'Angleterre et immigra aux États-Unis pour échapper au déclin économique qui finira par nous rattraper sous le drapeau confédéré, puis sous le drapeau étoilé. À cette époque, j'étais âgée de quatorze ans et je redoutais les prochaines années.

Dans notre famille, les enfants dépassaient rarement les vingt ans. Si l'alignement des étoiles n'était pas bon, alors sans doute n'échapperais-je pas à cette récurrence. Dans notre famille, nos morts étaient dramatiques : accident, assassinat ou encore maladie rare. Il valait donc mieux vivre au jour le jour. Aux yeux des habitants, j'étais une jeune femme peu fréquentable qui remplissait les sacs de courses et qui rendait la monnaie. Lors des beaux jours, il m'arrivait de recevoir une salutation ou un remerciement mais l'interaction ne se poursuivait guère. Mon rapport avec les vivants n'était pas le meilleur. Je m'imaginais plus écouter des requiem, lire des livres dans de vieilles bibliothèques assombries ou encore intégrer une université pour étendre mes connaissances de la pharmacologie.

Ce quotidien allait prendre une tournure sombre en août 1882, lorsqu'une tempête bouleversa le quotidien du village. Il existe dans ce bas monde des forces invisibles et puissantes. Pour subsister, elles se nourrissent de nos tourments et de nos angoisses les plus profondes. Communément, elles existent loin du monde terrestre et ne peuvent influencer nos vies. Dans d'autres cas, elles se matérialisent et nous laissent en proie aux pires des péchés. Fidèle à sa nature, le malin œuvre à s'emparer de nos âmes. Même si nous parvenons

à nous débarrasser du mal, son souvenir vit toujours dans un coin de notre mémoire, prêt à ressurgir.

ACTE I

I

Sous une chaleur écrasante, je m'abandonnais aux airs de saxophone, aux teintes éclatantes des bâtiments et à leurs grandes façades fleuries. À l'approche de la rue commerçante, un étonnant mélange de langues éveillait mon ouïe. Les passants communiquaient en créole, en espagnol ou encore en français.

Au sein de ce quartier, la plupart des boutiques appartenaient à des familles venues d'Europe. On y trouvait boulangeries, salons de thé, restaurants, magasins de textile ou encore des bijouteries. Si je n'étais pas une fille de village, sûrement me serais-je arrêtée pour acheter l'une des bagues argentées qui décoraient la devanture.

L'âme du Vieux Continent suscitait en moi une certaine fascination. Je détestais la foule, je détestais le bruit, mais j'appréciais tout ce qui avait des airs d'Europe. Hélas, quatre-vingts ans de possession n'avaient pas suffi à imposer durablement les us et coutumes d'outre-Atlantique. Dans la plupart des comtés de Louisiane, l'Oncle Sam triomphait. Comme dans le reste de l'Amérique, les Louisianais chiquaient du tabac, buvaient du whisky et aimaient dépenser leur argent au poker.

En ce sens, nous n'étions pas si différents de nos ennemis yankees.

Bien sûr, je ne pouvais pas parler de la Louisiane sans évoquer les plantations. Si elles n'étaient pas visibles à La Nouvelle-Orléans, elles abondaient dans les alentours. L'État en dénombrait près de cinq mille. Certaines avaient été abandonnées après la guerre, mais d'autres subsistaient grâce à la pratique du *sharecropping*. Des agriculteurs blancs et des affranchis travaillaient en échange d'une petite parcelle de terrain. En ville, les planteurs étaient aisément reconnaissables : ils étaient tous âgés et portaient les accoutrements les plus élégants. Comme la plupart d'entre eux possédaient un important patrimoine financier, ils résidaient dans les maisons du Tremé ou dans les appartements luxueux du Vieux Carré.

Père les qualifiait de mondains.

Leur rejet de l'abolitionnisme, du gouvernement unioniste et des récentes réformes sociales les tenait à l'écart d'une société qui devenait plus républicaine.

À la recherche de la fraîcheur, j'aimais marcher sur la place d'Armes, à côté de la fontaine. Je me laissais happer par le bruissement de l'eau, la tête tournée vers les habitations de la rue Saint Peter. Je m'imaginais la douceur de vivre des habitants de l'immeuble qui surplombait le parc. Sur l'un des balcons, je croisai le regard d'un jeune homme, guère plus

âgé que moi. Accoudé, il observa un instant les chevaux et les piétons circuler, puis il se retira dans ce qui ressemblait à un salon. La vie des citadins éveillait en moi mystères et rêveries. Des scènes que je vivais avec émotion apparaissaient à leurs yeux comme de déconcertantes banalités.

Toutefois, La Nouvelle-Orléans n'était pas que richesse et raffinement. Le contraste se manifestait quelques quartiers plus loin. Dans des zones où le charme français s'effaçait au profit de la saleté et des mauvaises odeurs. Par exemple, le faubourg Marigny, où se concentraient nécessiteux, ivrognes et malades. Ils vivaient au jour le jour, dans des logements miteux ou à même les pavés. Avec l'espoir qu'un jour le sort leur accorde un destin plus favorable.

Ces rues étaient essentiellement peuplées d'immigrés italiens et irlandais. Néanmoins, on y entendait une multitude d'accents différents. Il s'agissait d'hommes, et parfois de familles entières, qui avaient tenté leur chance sur les terres du Nouveau Monde, mais qui s'étaient retrouvés écrasés, terrassés par les vicissitudes de l'exil. Immigrer dans l'Amérique d'après-guerre demandait une grande dose d'ambition, un sang-froid implacable et un esprit solide. Ou bien être victime d'un désespoir profond. Leur idée du rêve américain, de l'âge d'or, était bien éloignée de ce que pouvaient offrir les États du Dixie. La révolution industrielle, qui débutait dans le Nord, ne s'étendait toujours pas dans le Sud. Nos infrastructures souffraient des ravages de la guerre, et personne n'était prêt à reconstruire.

Beaucoup d'hommes étaient morts, la main-d'œuvre s'était raréfiée, et tous les secteurs en souffraient depuis plus d'une décennie.

Fidèle aux instructions de père, je m'arrêtai dans cette enclave afin de me rendre chez son fournisseur, le « General Merchandise House ». Tous les mois, il me chargeait de récupérer les provisions dont son épicerie avait besoin. Ses stocks se trouvaient dans un petit commerce vieillot, enclavé dans un renfoncement. Seuls les habitués connaissaient son emplacement. Le propriétaire, un homme à l'accent allemand, s'appelait Horace Werschmidt.

— Je viens chercher les marchandises de monsieur Tobias Heath.

Assoupi sur un tas de papiers, il se réveilla en sursaut ; son bras vola jusqu'au plafond et son souffle s'accéléra.

— Oh, Seigneur ! Tu n'as pas vu le papier ? *Sonner avant d'entrer !* Pas plus tard qu'hier, un vaurien a essayé de me voler, le bougre tenait un revolver.

Pauvre monsieur Werschmidt... L'inquiétude habitait encore son regard. Étourdi, il se

redressa, cligna des yeux, ajusta ses lunettes et regarda son registre avec lassitude. Les pages contenaient une cinquantaine de noms différents.

— Heath... Heath... Heath, voyons ce que j'ai.

Il se leva de sa chaise, puis rapporta de sa réserve deux sacs qui débordaient.

— Les commandes de Tobias sont toujours les plus volumineuses, se plaignit-il, après avoir parcouru moins de cinq mètres. Essoufflé, il les lâcha sur le comptoir, visiblement épuisé par l'effort.

Ses bras courts et larges limitaient ses déplacements.

Pendant qu'il annotait le reçu, je profitai de son inattention pour dérober une brosse à cheveux, des broches et des rubans. Je glissai le tout dans ma robe. Ni vue ni connue.

— Ça fait une éternité que Tobias n'est pas redescendu en ville, reprit-il. Il est toujours en conflit avec la société des chemins de fer, je présume ? Je le connais bien, c'est un borné, il ne changera jamais d'avis.

— Je ne crois pas.

Père accusait la compagnie ferroviaire de pratiquer des tarifs abusifs et de comploter avec le gouvernement fédéral pour spolier les terres des paysans. Il était prêt à bien des sacrifices, mais *jamais* il ne remonterait dans un train. Après ce qu'il avait lu dans les journaux démocrates, il ne changerait plus d'avis : les magnats du rail étaient des *tyrans, des monstres sans pitié*.

J'étais donc contrainte de voyager seule.

— Parfait, tout est en règle. Une signature et c'est à toi, me dit-il, le stylo tendu vers moi.

Malgré l'apparence défraîchie des denrées, les prix défiaient toute concurrence. Véritable luxe, nous pouvions nous procurer du tabac, des barres de chocolat ainsi que des articles de papeterie. Dans notre village, Southbury, ces produits étaient rares. Et, en période de crise, leur valeur devenait inestimable.

Je conclus la transaction par une imitation en bonne et due forme de la signature de père. Depuis le temps, ce geste ne gênait plus monsieur Werschmidt. Les affaires étaient les affaires. (Et, pour une enfant de quatorze ans, mon écriture révélait déjà une maîtrise de l'art de la calligraphie.)

— Ma pauvre enfant, comment peux-tu porter ces sacs avec des bras aussi fins ?

Heureuse de recevoir sa compassion, il ne me proposa pas pour autant de m'aider. Comme à mon habitude, je m'appêtais à errer dehors jusqu'à l'arrivée du train.



Afin de se déplacer dans le reste de la ville, il était agréable et pratique d'utiliser le tramway. Depuis 1835, il desservait les endroits les plus fréquentés. Mais, comme il ne comptait qu'une vingtaine de places, d'énormes files d'attente se créaient. La frustration grandissait et des altercations éclataient. Ces petites incivilités ne manquaient pas de m'amuser.

— Je suis arrivé avant toi, petite ! Pas question que j'attende le prochain, *je suis pressé*, s'exclama un homme à moustache dont les vêtements ruisselaient de sueur.

— Ne me mentez pas, vous venez de me doubler ; *ce n'est pas très galant*, lui fis-je remarquer.

Je lui répondis d'une voix offusquée afin que les autres passagers puissent entendre.

Lorsque je le voulais, ma voix atteignait le double de son volume habituel. Je savais me montrer persuasive. Et surtout, je savais jouer l'offensée et susciter la compassion. Mais sur lui... ça ne fonctionna pas.

Furieux, il baissa la tête vers moi. Sa moustache se souleva et ses joues rougirent. Intérieurement, il se retenait de m'insulter.

— Très bien, monte ! Mais que je ne te revoie plus sur mon chemin, s'agaça-t-il.

J'enjambai la marche, regardai l'intérieur du wagon, puis hésitai longuement.

Le conducteur fit retentir sa cloche.

Premier coup. Deuxième coup...

Puis, au troisième coup, je décidai de bondir hors du véhicule.

— Tout bien réfléchi, je ne veux plus le prendre, répondis-je avec une pointe d'amusement.

— *Petite peste*, grogna-t-il.

Le tramway reprit sa route ; les passagers, abasourdis continuaient de fixer l'homme grossier. Je courus dans la direction opposée à la sienne, à la recherche d'un coin de rue où je pourrais me dissimuler. Trop corpulent pour se lancer à ma poursuite, l'homme renonça.

À la force des jambes, j'atteignis alors Garden District. Plus dantesque, isolée de l'effervescence urbaine, cette partie de la ville cachait un côté lugubre. Y flâner éveillait une impression dérangeante.

L'air était lourd, et j'avais la désagréable impression qu'une présence invisible suivait chacun de mes pas. Fruit du microclimat propre à ce quartier, une brume diaphane flottait dans l'air et réduisait l'intensité de l'éclairage.

Le soleil s'effaçait au profit des nuages.

De toute évidence, La Nouvelle-Orléans, comme l'ensemble de la Louisiane, était réputée pour ses hantises. Je n'ignorais rien des apparitions ombrageuses dans les vieilles ruelles. Des cimetières devant lesquels il valait mieux marcher la tête baissée. Des hôtels où plus personne n'osait dormir, par peur de se réveiller face à un défunt au pied de son lit. La plupart des habitants avaient déjà été témoins d'un événement incongru, d'une apparition fugace. Et, pour les rares qui y avaient échappé, à tout moment, une silhouette fantomatique pouvait surgir de nulle part et changer le cours de leur vie.

Pourtant, bien peu savaient décrire avec justesse ce qu'ils juraient avoir aperçu. Les témoins de ces apparitions étaient tous frappés par une amnésie soudaine : « Quelle question ! Ma mémoire a vacillé depuis le temps, c'est fou comme les années passent vite » ; « Je ne me souviens de rien, ça devait être mon imagination ; maintenant, cessez de poser toutes ces questions. »

Ces excuses ne tenaient pas la route ; il était impensable d'oublier une rencontre avec l'outre-tombe. Les contraindre ne fonctionnait pas, encore moins si vous étiez une enfant. Dans ce cas, on vous répondait que vous étiez trop jeune pour entendre ce genre d'histoires traumatisantes. Faute de quoi, il deviendrait impossible de fermer l'œil la nuit.

Les spectres de la Louisiane n'avaient probablement jamais assassiné personne, mais je n'en avais pas la pleine certitude. Les rites d'invocation vaudous s'inscrivaient dans les coutumes bien ancrées. Et il se murmurait que les fantômes créoles étaient de nature agressive... Rien que d'y penser, un frisson me sillonnait la peau et suscitait en moi une envie de crier. D'ordinaire, je ne croyais pas aux fantômes, mais cela ne m'empêchait pas d'entendre des chuchotements et des branches craquer derrière moi.